



HAL
open science

Comprendre la complexité des systèmes d'élevage bovin. Les vaches, miroir d'une société

Bertrand Vissac

► **To cite this version:**

Bertrand Vissac. Comprendre la complexité des systèmes d'élevage bovin. Les vaches, miroir d'une société. FaçSADe, 2003, 17, pp.1-4. hal-02671733

HAL Id: hal-02671733

<https://hal.inrae.fr/hal-02671733>

Submitted on 31 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

façSADe

Comprendre la complexité des systèmes d'élevage bovin Les vaches miroir d'une société

Dans ce numéro, Bertrand Vissac s'adresse à tout citoyen éclairé, pour l'aider à comprendre le monde étrange et complexe des vaches et de leurs éleveurs, un monde en pleine évolution depuis 50 ans, pour le meilleur et pour le pire...

Ce témoignage essaie de tirer quelques enseignements sur l'évolution vécue des motivations et des pratiques de la recherche et de donner des pistes pour "penser autrement" l'élevage de demain. (NDLR)

Bertrand Vissac

L'épisode des prions est venu nous le rappeler récemment : les vaches mettent sérieusement en défaut notre système de vigilance sanitaire. Les modes d'élevage bovin banalisent nos paysages ou ne les entretiennent plus, et ils participent au lot quotidien de désastres environnementaux que la presse nous distille tout au long de l'année : inondations, érosion, coulées de boues, pollution ici, feux de forêts là. Que dire aussi des éleveurs souvent au bord de la ruine et du désespoir devant les charniers ou encore suspectés, individuellement ou collectivement, de pratiques douteuses dont ils ne sont pas les seuls responsables ? C'est la société toute entière qui, à travers ses vaches, est

accusée de manquer de connaissances, de vigilance et de prévoyance. La République est malade de ses vaches mais les vaches sont aussi malades de la République. Il

nous faut donc remonter le sens de l'histoire pour comprendre l'origine de ces derniers avatars de la connaissance et nous projeter dans l'avenir.



Un problème au coeur des générations animales

Le temps de l'histoire

"Quand tu ne sais pas où tu vas, réfléchis d'où tu viens" (Proverbe africain).

Pour traiter de la modernité dans l'élevage des vaches de la République, comme à propos de tous les objets issus de l'époque industrielle ou modifiés à cette époque, il faut d'abord se tourner vers l'Angleterre. Là quelques bourgeois terriens d'élite ont pu au XVIIIe siècle enclorre leur propriété. Ils échappent ainsi aux contraintes collectives d'usage des terres et deviennent libres de mettre en œuvre des techniques nouvelles. Pour ces bourgeois, l'activité d'élevage comme n'importe quelle autre activité doit répondre à un objectif : gagner de l'argent ; un objectif autrement ambitieux que celui des paysans en situation de subsistance précaire. Ils imitent alors les méthodes de l'industrie naissante en créant des élevages spécialisés pour le lait ou la viande et ils sélectionnent leurs animaux à l'image des machines de l'industrie mécanique. Ils inventent en quelque sorte l'agronomie et la zoo-technie moderne, y compris la sélection collective des races et les schémas de sélection, plus d'un siècle avant la publication des travaux de Darwin.



Manquant de terres à enclorre dans les îles britanniques, vaches et gens ont ensuite migré aux USA au cours du XIXe. Là, ils ont "usiner" leur doctrine de spécialisation sans contrainte de surface ni de voisinage. Leur réussite est symbolisée aux yeux du monde par le taureau de bronze qui est l'emblème de l'exposition internationale de

Chicago en 1900. Malgré l'effort des nobles français, de retour d'exil en Angleterre après la Révolution pour se réhabiliter et imposer cette doctrine dans leurs propriétés, celle-ci est refusée chez nous par les paysans pour qui les vaches doivent conserver des aptitudes multiples (lait, viande, travail). L'emblème des nobles et des bourgeois "anglomanes", est le boeuf gras Durham, une sorte de boule de suif pour graisser les machines anglaises, quand les paysans avaient surtout besoin de muscles pour tirer les charrettes et les charrettes. Ainsi, en désaccord sur sa finalité, on conservera néanmoins la méthode anglaise des Livres Généalogiques pour identifier et organiser la sélection de nos races régionales dans une voie plus appropriée.

Un siècle plus tard la spécialisation anglaise nous est revenue, via les USA, sous la pression du Plan Marshall de modernisation d'une agriculture décimée par la guerre de 39/45 : la République pouvait-elle refuser ce cadeau, même si on le qualifiera plus tard d'empoisonné ?

Le temps des certitudes

En 1950, quand les premiers chercheurs ont été recrutés par l'I.N.R.A. pour "améliorer" les vaches, la France était dans le peloton de queue des pays européens en matière de pratiques du contrôle laitier et de résultats sur les performances laitières, une production pourtant au cœur des objectifs des petits paysans.

Les chercheurs (dont je suis) ont alors conçu et accompagné délibérément une opération nationale permettant à la masse des éleveurs de maîtriser à la fois la reproduction et la sélection collective des mâles et de donner ainsi à l'alimentation rationnelle des animaux, les armes qui lui manquaient pour la conquête de la productivité nationale. Dans la foulée, la Loi sur l'Élevage, décidée par le Général de Gaulle pour accompagner ce projet, est à l'image des grandes compagnies nationales créées à la Libération (EDF., SNCF...) : elle doit permettre d'assurer une bonne compétitivité industrielle et une accessibilité de tous à l'usage des fluides essentiels. Cette Loi témoigne d'une foi collective inébranlable dans les capacités de la Science à créer le progrès technique, un progrès qui était sensé résoudre à la fois notre retard national et les problèmes de la faim dans le monde.

En l'espace de trois décennies dites

glorieuses, la France quitte le peloton de queue et prend place sur le podium de la génétique laitière mondiale : les races à viande vont conquérir, elles, le monde et supplanter un peu partout les races à viande anglaises critiquées pour leur graisse à l'époque de la grande peur du cholestérol. Les technocrates prennent ainsi le pas sur les paysans...

En Europe, comme en France, les races dites mixtes ou rustiques produisant du lait et de la viande s'effacent alors devant les schémas de sélection collectifs des taureaux de races qui appliquent les principes de la spécialisation industrielle. Les éleveurs les respectent d'autant mieux que leurs fermes sont devenues elles-mêmes de simples ateliers spécialisés soit pour la traite soit pour l'allaitement des veaux.

Pendant ce temps l'Europe agricole se construit et la P.A.C. protège ses éleveurs, accablés de charges au profit de l'industrie, derrière un modèle riche en béton, en acier, en outillage, engrais et aliments pour bétail ; une industrie qui aspire en outre la main d'œuvre devenue inutile à la campagne. Dans cette spécialisation des races, une première question commune est alors posée à tous les chercheurs par l'Union Européenne : celle de la gestion de l'équilibre entre les marchés du lait excédentaire et ceux de la viande déficitaire, un équilibre qui n'est plus le résultat de celui de la biologie de chaque animal. Chaque pays va en fait y répondre selon ses propres racines culturelles et politiques : les uns n'ont que des races laitières spécialisées, d'autres acceptent de les croiser avec des taureaux de races à viande, d'autres enfin disposent de telles races, comme les Français et les Anglais notamment. Mais ces derniers vont préférer générer des vaches allaitantes en élevant pour la reproduction des génisses laitières croisées avec des taureaux à viande, modèle qui leur vaudra plus tard le triste privilège de faciliter le passage du prion des laitières aux allaitantes. Sur le plan de la politique de l'élevage, l'Angleterre est libérale, la France administre ses vaches selon une Loi, la Hollande dispose de coopératives locales très efficaces ; ailleurs dominent des structures régionales, c'est le cas en Allemagne. Beaucoup de choses ont changé depuis mais pas celles là...

Ces questions d'équilibres des marchés vont se compliquer au cours du temps et du fait des limites de la gestion de races de plus en plus spécialisées.

Les hypertypes laitiers (la Prim'Holstein) deviennent des tréteaux et ne font plus que deux ou trois veaux par vache. Les hypertypes musclés, comme les Charolais, donnent peu de veaux et nécessitent de plus des césariennes fréquentes. Quant aux races rustiques initiales plus fertiles mais menacées de disparaître, elles n'ont plus beaucoup de lait, ni de viande. On y repensera pourtant vers 1975, quand il faudra trouver des idées pour remplacer le pétrole et le soja américain devenus rares. L'utilisation des races rustiques pour les zones marginales était bien une bonne idée mais trop en rupture avec le dogme de la productivité et l'influence anglosaxonne pour être sponsorisée par Bruxelles. Pour respecter ce dogme, on remplacera le soja par des farines animales... fausse bonne idée...



"Du beefsteak jusque dans les cornes"
Charolais culard

Le temps du doute

"Il ne sert à rien de faire un bonnet à l'éléphant si on ne peut pas lui faire entrer la tête dedans" (proverbe guyanais).

Ce proverbe exprime parfaitement les résistances qui se sont manifestées, en France et ailleurs, vis-à-vis de cet Empire technique collectif fondé sur la spécialisation industrielle. Conscients de ces limites, certains chercheurs vont alors quitter leur paillasse pour comprendre et accompagner ces résistances sur le terrain : en Aubrac, en Franche Comté, en Corse ou ailleurs. Dans tous les cas une même question, celle de l'intégration de la modernité technique dans une tradition paysanne

forte. Ces résistances sont parfois justifiées par l'isolement, parfois par la défense du lien entre les vaches et leur produit, ou entre le mode d'élevage et celui d'autres espèces animales de l'exploitation. Elles sont d'autant plus vives qu'elles expriment une véritable réaction de survie identitaire d'un établissement humain d'éleveurs qui n'a pas d'autre solution que de rebâtir un système productif derrière les vestiges de son patrimoine. L'expression de "système agraire" prend alors un sens nouveau : elle est élargie aux rapports de la société globale avec son territoire et peut être instrumentalisée grâce aux progrès de la modélisation systémique.

L'exemple des montagnes d'Aubrac, de leurs vaches à triple aptitude (lait, viande, travail) et de leurs systèmes obsolètes, a été particulièrement éclairant. Vers 1960 en effet, un commissaire de la CEE trouvant cette situation complètement désuète voulut geler les terres de ces montagnes. Avec quelques collègues agronomes et zootechniciens, j'ai rejoint les premiers chercheurs arrivés sur place, des ethnologues venus archiver les pratiques de cette "peuplade" dans un musée avant qu'elle ne disparaisse ! Ce projet que certains éleveurs ressentaient ainsi comme une provocation visait, en fait, à rechercher des voies acceptables d'intégration de la tradition avec la modernité : une sorte d'écomusée vivant et vivable. On s'est vite aperçu, en effet, que ces montagnes recelaient de vraies potentialités qui pouvaient s'exprimer grâce à des éleveurs déterminés et soutenus par leur parentèle parisienne de descendants d'anciens bougnats. Progressivement, une connivence critique s'est établie entre éleveurs et chercheurs pour trouver des solutions techniques nouvelles. Cette

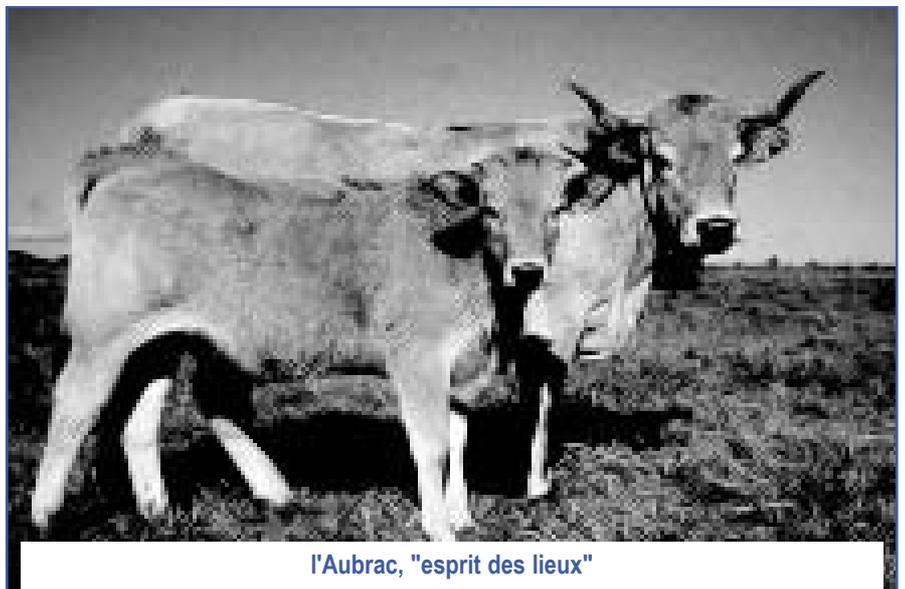
connivence a largement contribué à sauver l'existence de cet établissement humain et l'a même aidé à devenir, 30 ans plus tard, un pôle dynamique et conquérant où se mêlent avec la race, l'aligot, les herbes du terroir, la grande cuisine et la coutellerie...

Et demain, quelles vaches pour un développement durable ?

Comment interpréter aujourd'hui les perspectives de développement durable et de multifonctionnalité de l'élevage ? Comment distinguer ces nouveaux paysans au milieu de la cohorte des agromanagers de la productivité des trente glorieuses ? Quel type de nouveau pouvoir se cache-t-il derrière cet héritage culturel ambigu, entre racines paysannes et industrielles de la société ? Comment aider à la maîtrise des forces à l'œuvre dans ce nouveau pouvoir, entre les dominantes du sommet et les résistances de la base, entre la mondialisation et les échelles de développement plus régionales et locales. ?

D'un côté l'héritage industriel peut conduire à une nécessaire utilisation des hypertypes issus de la spécialisation : par exemple la Holstein peut trouver dans le croisement avec des taureaux culards un moyen de compenser ses faiblesses bouchères... si sa fertilité reste suffisante. Cette solution permettrait d'éviter l'abattage de veaux à la naissance.

A l'inverse, des populations élevées en race pure avec des produits et des pratiques issus de l'époque paysanne, peuvent permettre, avec l'aide de méthodes nouvelles d'observation et d'analyse de la recherche, des innovations répondant à des demandes de produits typés et de qualité.



"Aubrac, "esprit des lieux"

Un exemple pour illustrer cela à propos de la race Normande, ce grand modèle français de race mixte laitière, laminée dans ses provinces pour insuffisance de productivité, et peut être en voie de les reconquérir... Vers 1980 - 1990, des chercheurs de l'INRA mettent en évidence chez des vaches normandes l'existence de certains allèles de caséines induisant un meilleur rendement fromager et une valeur gustative supérieure des fromages. De plus, ces allèles marquent l'identité génétique de la race par rapport à ses concurrentes.

En 2000, cet avantage stimule l'intérêt de tous les acteurs de la filière fromagère AOC, éleveurs, fromagers et consommateurs. Un tel consensus, rare à obtenir, déclenche alors une volonté politique régionale de "renormandisation" des vaches entrant dans une filière fromagère de qualité. Les moyens technologiques disponibles (typage des reproducteurs et transfert d'embryons de vaches normandes après superovulation sur des vaches Holstein) sont mis en œuvre pour accélérer ce processus. Les éleveurs adhèrent d'autant mieux à ce mouvement qu'ils voient poindre la réduction des aides communautaires et le besoin de disposer d'une identification et d'un traçage incontestables de leurs appellations pour faire face à la concurrence étrangère. Mais faudra-t-il bientôt associer à cet indicateur génétique, le retour des prairies à la place du maïs sur les zones d'appellation pour que cette dernière soit incontournable ? Et tant qu'on y est, le retour de la prairie ne devrait-il pas être accompagné de celui des haies et des bocages disparus à réimplanter selon des configura-

tions permettant de limiter les risques multiples tels que ceux qui se manifestent de la baie de Somme à la Vilaine ?

Les techniques existent mais la question est de savoir à quelle échéance les normands trouveront les consensus politiques locaux et régionaux nécessaires au remodelage de leurs territoires ruraux...



Tout un symbole...

On voit donc bien que l'élevage des vaches normandes n'est pas seulement l'apanage de quelques dizaines de milliers d'éleveurs ; il intéresse aussi le devenir d'une économie régionale, il est porteur d'emplois, il touche la restauration des paysages et la protection de l'environnement d'un territoire.

Complexité, tel est le maître-mot de ce bilan, la science, le politique et l'agriculture se mêlant pour fabriquer l'histoire

Cinquante ans auront donc suffi pour que les connaissances biotechniques fassent sortir la paysannerie française

de "l'état de nature" dans lequel l'autarcie des années de guerre l'avait replongée, puis pour qu'elles la transforment en une véritable entreprise coopérative au service de la modernisation de l'économie nationale et pour que, in fine, ces connaissances montent leurs limites.

La dimension productive de l'agriculture, aiguillonnée par l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC), est associée par la politique à ses dimensions sociales et culturelles.

Certains gouvernants n'imaginent-ils pas que les éleveurs modernes, mués en chefs d'entreprise, devraient, par leurs pratiques, inspirer un nouvel art de vivre dans une société en crise ? Quant à l'attitude de neutralité qui était souvent le credo des chercheurs, elle fait place aujourd'hui, dans l'esprit des responsables institutionnels à une attitude de co-responsabilité, inscrite derrière un nouveau contrat entre le monde de l'agroalimentaire et la nation.

Comment, dans cette évolution, le scientifique peut-il se construire et respecter une morale entre la "vérité" scientifique, le "bien" de ses commanditaires ou de ses partenaires et le "juste" ? Comment peut-il concourir à élaborer une vérité collective répondant aux énormes enjeux de cette transition de millénaire qui fait de la génération animale l'antichambre, plus que le paravent, de la génération humaine ?

"Et si les vaches et leurs races étaient aussi le miroir des hommes et de la société humaine qui les élèvent et qui mangent leurs produits ? ? ?"

Pour en savoir plus

Bertrand Vissac avec le concours de **Bernadette Leclerc**, 2002.

Les vaches de la République. Saisons et raisons d'un chercheur citoyen. INRA Editions, Coll. Espaces ruraux. 506p.

L'auteur

Bertrand Vissac, ingénieur agronome de formation, a fait toute sa carrière de chercheur à l'INRA où il a eu successivement la responsabilité de deux départements de recherche : celui de Génétique Animale puis celui de Recherches sur les Systèmes Agraires et le Développement (SAD).

Il est actuellement Directeur de Recherche Emérite

Édité par le **Département Systèmes Agraires et Développement**

INRA - BP1 - 78850 Thiverval Grignon

tél : 03.80.77.25.92 - fax : 03.80.77.25.74 - e.mail : mignote@enesad.inra.fr

Directeur de la publication : Jean-Marc Meynard

Rédaction : Camille Raichon, Martine Mignote

Impression ICO - 17/19 rue des Corroyeurs, 21000 Dijon

Commission paritaire n° 0304B05278 - Dépôt légal : 2ème trim. 2003

Reproduction partielle autorisée avec mention d'origine

